

/t.../ comme une « non tendue ». En conclusion de cette partie, M.H. Bakalla revient sur le *qādā* à propos du terme *tafaṣṣī* qui lui est appliqué ainsi qu’au *šīn*, dans le *Sīr* mais déjà dans le *Kitāb* où il signifiait déjà « étalement (du lieu d’articulation du *harf*) »; en effet, et le *šīn* et le *qādā* étaient alors deux constrictives alvéolo-palatales, respectivement /ç[†]/ et /zρ/. Toutefois, il semble bien que le *qādā* était, à l’époque d’Ibn Ĝinnī, réalisé /zρ¹/ avec une latéralisation reconnue par M.H. Bakalla, p. 72.

Dans un nouveau chapitre, « Some phonological patterns of Classical Arabic », pp. 177-200, M.H. Bakalla avance que dans certains de ses emplois le *harf* du *Sīr* équivaleait à « phonème ». Quel intérêt a cette coïncidence partielle ? En revanche, les procédures de commutation et de permutation sont exactement reconnues. Peut-on regretter, en passant, qu’il soit fait mention de voyelles diphongues qui seraient des phonèmes, l’arabe ayant toujours été, semble-t-il, une langue sans phonèmes diphongués ? Le chapitre suivant, pp. 201-210, « Some morphophonological processes », traite, fort bien, des faits d’affixation (*ziyāda*), de substitution (*badal*), de retranchement (*hadf*), de changement par addition ou élision d’une voyelle brève (*taḡyīr bi-haraka wa sukūn*), de redoublement (*idḡām*). Enfin, dans un dernier chapitre, « Critical notes on Ibn Jinnī’s classification and descriptive analysis », M.H. Bakalla tente d’évaluer le contenu et l’apport d’Ibn Ĝibbī dans le *Sīr*. S’il évalue avec finesse et compétence le contenu étendu et complexe du *Sīr*, il en mesure moins précisément l’originalité qu’il surestime. En effet, Ibn Ĝinnī, constamment, reprend le *Kitāb*. M.H. Bakalla le relève parfois, — p. 169, par exemple, où il écrit : « In interpreting *ṣawt* I followed Sibawayhi, upon whom Ibn Jinnī draws very heavily in his [...] classifications »; et parfois il ne le remarque point. Ainsi, pour en donner deux exemples, les *hurūf as-safir*, « les sifflantes », citées par lui p. 161, sont déjà dans le *Kitāb* et, aussi, la dénomination *musta’lī*, citée p. 144 et p. 214. Dans ce même chapitre, M.H. Bakalla voit avec justesse dans *harf mutaḥarrīk* l’équivalent de « syllabe ouverte » et dans *harf sākin* l’équivalent de « syllabe fermée ». Et il ouvre une piste de recherche nouvelle et intéressante en proposant, comme une hypothèse, que *naḡam* signifierait « intonation ».

Un glossaire arabe-anglais des termes phonétiques utilisés par Ibn Ĝinnī, pp. 133-247, une bibliographie, pp. 249-257, plusieurs index, pp. 259-275, terminent une étude doublée par un résumé arabe.

L’étude de M.H. Bakalla est claire, construite, informée, — l’auteur est très bon linguiste et aussi très bon phonéticien : il anime le Laboratoire d’Etudes Phonétiques de l’Université de Riyād. Elle est complète et minutieuse. Elle constituera désormais *l’ouvrage de référence* pour l’évaluation des connaissances dans les domaines phonétique et phonologique de la Tradition grammaticale arabe au IV^e/X^e siècle.

André ROMAN
(Université de Lyon II)

Etudes de linguistique arabe. Numéro spécial d’*Arabica*, XXVIII/1981, pp. 123-401.

Comme le rappelle son directeur, M. Arkoun, *Arabica* n’avait publié qu’un seul numéro spécial, en 1962, consacré à Bagdad. Ce second numéro spécial, consacré à la linguistique arabe, sera suivi d’un troisième sur les sciences sociales appliquées au domaine arabe.

Ce numéro sur la linguistique comporte des contributions nombreuses et variées, comme on pourra s'en rendre compte dans la présentation que nous en faisons. Les perspectives y sont différentes, certes : la recherche historique côtoie la linguistique générative ou la théorie fonctionnelle, les recherches sur le système phonologique de l'arabe ou la phonétique voisinent avec des études de dialectologie. Il n'était pas aisément de rassembler un tel dossier, surtout en l'absence de certains chercheurs dont la contribution était attendue mais ne s'est finalement pas concrétisée. Que la rédaction d'*Arabica* soit remerciée pour le travail considérable que représente cette livraison, dont la richesse n'échappera pas au lecteur. Celui-ci trouvera dans plus d'un article une stimulation de ses recherches et de ses réflexions.

Le volume s'ouvre par une étude très substantielle et technique d'André Roman, sur le système phonologique de l'arabe : « De la langue arabe comme un modèle général de la formation des langues sémitiques et de leur évolution » (pp. 127-161). En partant du système qui était celui de Sibawayhi dans son *Kitāb*, André Roman reconstitue l'évolution du système phonologique de la koiné arabe et présente le système phonologique de l'arabe ancien qui fournira le modèle des autres systèmes sémitiques. Poursuivant son étude sur le système syllabique, la construction radicale et l'intervention des désinences, il en conclura que le modèle dégagé pour l'arabe nous offre un « système des systèmes » et peut servir de modèle général des langues sémitiques anciennes. A la question qui suit sur l'origine de ce modèle sémitique fait pendant une étude de l'entropie des systèmes et une mise en évidence d'un rapprochement vers la structure linguistique de l'indo-européen pour les langues où le système radical n'est plus vivant.

La perspective de K. Petracek est tout à fait différente avec sa très intéressante contribution : « le système de l'arabe dans une perspective diachronique » (pp. 162-177) où il insiste sur le caractère novateur de l'arabe, aussi bien en phonologie, qu'en morphophonologie et en morphologie.

A.F.L. Beeston, « Languages of Pre-Islamic Arabia » (pp. 178-186) nous propose, en recourant aux inscriptions préislamiques, de classer les langues arabes en fonction de la forme de l'article : 1. L'ancien arabe du nord-ouest avec l'article *h(n)*. 2. L'ancien arabe du nord-est (?) avec l'article (')*I*. 3. L'ancien arabe du sud-ouest qui se divise en sayhadique avec l'article *-n* et le himyarite avec l'article *am-*. 4. L'ancien arabe du centre-ouest, indéterminé, rassemblant des traits des précédents.

Joshua Blau, dans « The State of Research in the Field of the Linguistic Study of Middle Arabic » (pp. 187-203), fait le point sur l'état des études historiques relatives au Moyen-Arabe, qu'il définit comme la langue des textes médiévaux comportant de l'arabe standard, du néo-arabe et des tournures pseudo-correctes; après avoir mentionné les études sur les textes en moyen arabe que nous possédons, il montre l'intérêt, pour cette étude, des textes chrétiens et juifs, et il espère que le progrès des recherches permettra l'élaboration d'une grammaire historique de l'arabe et de mieux comprendre l'histoire de la langue classique.

Dans « Quelques aspects de l'argumentation et de l'explication chez les Grammairiens arabes » (pp. 204-221), Georges Bohas s'attache à analyser la démarche explicative des grammairiens arabes et à en manifester la rigueur et la cohérence; il le fait en particulier en donnant les trois niveaux de causalité que l'on peut trouver dans leurs œuvres : la causalité pédagogique, la causalité explicative et la causalité justificative. Cela lui donne l'occasion d'affirmer que chez

les grammairiens arabes il y a véritablement recherche de l'explication des faits grammaticaux au-delà de leur description et que même un Ibn Mađā', en y renonçant, reconnaissait leur existence à défaut de leur intérêt pour lui.

Nous devons à Jean-Pierre Guillaume une réflexion sur « Le Statut des Représentations sous-jacentes en Morphophonologie d'après Ibn Ĝinnī » (pp. 222-241). A partir de l'étude de deux textes tirés l'un du *Munsîf* et l'autre des *Haṣā'iṣ*, Guillaume montre comment Ibn Ĝinnī refuse l'hypothèse historiciste faisant des représentations sous-jacentes un état antérieur de la langue. Il le fait en s'appuyant sur l'hypothèse de « l'homologie de structure entre langue et grammaire » dans laquelle la langue se définit par rapport à la grammaire.

Gérard Troupeau nous propose une contribution au problème de l'influence grecque sur la grammaire arabe. Dans « La Logique d'Ibn al-Muqaffa' et les origines de la grammaire arabe » (pp. 242-250), il montre, par l'étude du vocabulaire comparé de Sibawayhī et des traducteurs de la Logique d'Aristote au 9^e siècle que les termes grammaticaux des uns et des autres sont différents. Allant plus loin, pour répondre à une objection d'Ibrahim Madkour, Troupeau compare le vocabulaire de la traduction arabe de l'*Herméneutique* par Abdallāh Ibn al-Muqaffa' au 8^e siècle et celui de Sibawayhī. Là encore, c'est la différence qui prédomine. C'est la confirmation de l'opinion de l'auteur qu'il n'y a aucun rapport entre la terminologie grammaticale primitive et la terminologie de la logique arabe. (Sur ce point, voir dans cette livraison, p. 246, notre compte rendu de l'ouvrage d'Elamrani). Et l'auteur nous donne la traduction des six premiers chapitres de l'épitomé de l'*Herméneutique* dans la traduction d'Ibn al-Muqaffa', contribution des plus précieuses.

Salem Ghazeli se propose d'étudier, dans « La coarticulation de l'emphase en arabe » (pp. 251-277), l'étendue de la coarticulation de l'emphase progressive et régressive et l'effet sur ce phénomène de la qualité et de la durée vocalique, et cela à partir d'un corpus soigneusement établi. Postériorisation des voyelles et aussi des consonnes; propagation progressive et régressive débordant les frontières de la syllabe; mais aussi une constatation générale absolue : la frontière du mot bloque la propagation de l'emphase, qu'elle soit progressive ou régressive.

Un point d'histoire à nouveau avec l'article de R. Talmon : « Apposital 'Atf. An Inquiry into the History of a syntactic Category » (pp. 278-292), où il illustre par l'étude du 'atf appositif (et non conjonctif) chez Sibawayhī, correspondant à ce que ses contemporains grammairiens dénommaient *sifa*, l'existence, dès l'époque de Sibawayhī, de divergences entre grammairiens, entraînant des vocabulaires différents, contrairement à l'attitude qui considérerait que le vocabulaire de Sibawayhī a été délaissé par les grammairiens postérieurs.

Amikam Gai, avec « Two Points of Arabic Grammar » (pp. 293-298) se propose d'apporter amélioration de détail et complément à la description de la langue arabe donnée dans ses ouvrages par Beeston. Il le fait à propos de « *fa* » qui est bien plus qu'une connexion et marque aussi une séparation et une différence, et à propos de la nominalisation en distinguant à partir de *ma/man* et *al-ladī* une opposition entre le substantif et l'adjectif.

Le lecteur de « Théorie lexicale fonctionnelle, contrôle et accord en arabe moderne » (pp. 299-332) par A. Fassi-Fehri, trouvera ces pages moins ésotériques que ne le dit l'auteur pour peu qu'il en ait lu la thèse (*Linguistique arabe, forme et interprétation*) qui en reprend la plus grande partie, en élargissant les perspectives.

Ce numéro d'*Arabica* consacre cinq articles à la dialectologie. Simone Elbaz étudie « la subordination en arabe d'Oujda » où elle reprend des éléments de sa thèse sur le parler d'Oujda.

J.-P. Angoujard, avec « Marqueur du féminin et système vocalique dans l'arabe de Damas », (pp. 345-357) reprend et prolonge des travaux sur ce parler de Goerges Bohas.

P. Swiggers présente, avec « A Phonological Analysis of the Harṣūī Consonants » (pp. 358-361), une note sur un dialecte parlé dans le sud de la Péninsule arabique par moins d'un millier de personnes, dialecte peu étudié et menacé de disparition. C'est pour lui l'occasion d'insister sur le phénomène de la glottalisation.

Heliane Jill Berge, en s'attachant aux « Mutations vocaliques dans les dialectes hispano-arabes » (pp. 362-368) montre que des phénomènes comme l'*imāla* et le *taṣḥīm* ne sont pas des phénomènes isolés mais intégrés à un système vocalique et permettent de mieux distinguer des dialectes voisins.

Ph. Marçais et F. Viré, avec « Gazelles et ourades en Tunisie. Reportage en parler arabe de la Tribu des Mahadhba » (pp. 369-387) nous proposent deux textes en dialecte du sud de Sfax avec leur traduction et des observations linguistiques.

Ce numéro spécial se clôt avec « Pour un apprentissage environnemental de l'arabe » par Joseph Dichy (pp. 388-401). Le dépaysement culturel et linguistique qui accompagne l'enseignement de l'arabe nécessite une réflexion et un type d'enseignement qui mette en œuvre le plus possible les différents éléments de l'environnement pédagogique dans le domaine méthodologique, humain, matériel et institutionnel.

Jacques LANGHADE
(Université de Bordeaux III)

Ahmed MOUTAOUAKIL, *Réflexions sur la Théorie de la Signification dans la Pensée linguistique arabe*. Rabat, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 1982. 340 p.

Dans ce livre — il s'agit de l'édition remaniée de sa Thèse d'Etat soutenue à Rabat le 31 octobre 1980 —, Moutaouakil se consacre, avec un succès variable, à un travail irrévérencieux, puisqu'il entend décloisonner les savoirs du langage, abattre les murs que chaque spécialiste érige aux frontières de sa discipline, surmonter les discontinuités, les ruptures artificielles que crée l'érudition historique, conjurer l'immobilisme et le fixisme des traditions universitaires, provoquer des rencontres, des collisions entre des univers que les chercheurs s'évertuent à séparer; soit qu'ils protègent jalousement leur propre objet de recherche des convoitises de leurs confrères, soit, et plus simplement, que leur méticulosité dans l'analyse des domaines où leur étude les confine les vole à l'ignorance des disciplines connexes.

Si Moutaouakil fait bien preuve d'audace, la méticulosité n'est pas la principale de ses qualités. Il amalgame hardiment, assimile, court-circuite les différences, jette des ponts — le plus souvent de fragiles passerelles — entre la grammaire de Sibawayh, la rhétorique de Ḡurğānī, le *fīqh*, l'exégèse coranique du moyen âge et les dernières nées des disciplines linguistiques. Il cherche